

CHAPITRE IV

ALZA

Alza. — Réflexions inspirées par la nature. — Une phrase de Victor Hugo. — Situation d'Alza. — L'if du Campo Santo. — Idylle. — Les *caseros*, souvenirs du passé. — Apparition de Pasajes. — Les *lavanderas*. — En montant vers Alza. — Aspect d'Alza; détails divers. — L'église de San Marcial. — Admirable panorama. — Contemplation devant la vallée.

De loin, le petit village d'Alza excite notre curiosité. Nous croyons, d'ailleurs, que partout où la nature se montre belle, il est bon de la visiter, car il est impossible qu'elle soit toujours la même et que les lieux doivent infailliblement se ressembler, parce qu'au-dessus d'eux s'étendra l'infini du bleu et qu'eux-mêmes se fondront dans l'infini du vert.

Oui, tout est bleu, tout est vert; mais ces deux teintes, le fond et la base de tout paysage, ne sauraient nous lasser. Il y a dans la nature une telle surabondance de vie qu'il en découle inévitablement une surabondance de détails, et ces détails sont le charme qui soutient sans cesse l'enthousiasme, qui le nourrit, le renouvelle, le retient et l'exalte.

Une des plus grandes jouissances qui aient été données à l'homme est bien, sans contredit, cette faculté de pouvoir sentir avec cœur, avec âme, et de pouvoir, dans la contemplation du grand et du beau, se reposer de tout ce qui dans le monde s'agite au milieu du mesquin, du vide ou de l'inachevé, car toute œuvre d'homme est imparfaite.

Mais ici c'est l'œuvre de Dieu même, celle qui ne vieillit pas, parce qu'Il la rajeunit toujours, celle qu'Il a créée pour nous, mais aussi pour sa gloire, celle que tous les poètes ont chantée depuis que le monde existe et qui les inspirera jusqu'à la fin des siècles, celle enfin qui est bien ce beau livre vivant où chacun peut lire la grandeur et apprendre la puissance de Celui qui l'a créée.

Et tout cela cependant est vert et bleu; mais comme l'a dit Victor Hugo : « Dieu est le peintre : avec ce vert, Il a fait la terre; avec ce bleu, Il a fait le ciel. »

.....

Nous allons donc vers Alza, comme nous irons partout où le charme nous appellera, ne nous arrêtant pas à cette considération qu'une montagne est une montagne, que la mer est la mer, et que pour cette seule raison l'une et l'autre doivent être ici ce qu'elles sont là. Chaque lieu a sa vie propre, c'est-à-dire son ciel, sa lumière, ses teintes particulières, son attrait, sa gaieté, sa mélancolie, et peut-être son mystère.

Peu distant de San Sebastian, le village d'Alza

s'assied sur le plateau d'une colline assez élevée, d'où la beauté des panoramas qu'on y découvre compense amplement la fatigue qu'impose sa côte rude et pénible. On l'aperçoit de loin, s'élevant au centre d'une ceinture de montagnes d'aspect varié, avec sa petite église massive, dont la cloche est suspendue, comme un point noir, entre les bras de son modeste clocher percé à jour.

Plus bas, et perdu dans les maïs pâles, le Campo Santo se montre comme un triste bouquet de noirs cyprès, avec son grand if qui, s'échappant d'un angle de l'enceinte, s'élève droit et haut comme une colonne funéraire.

Et il est presque un monument, ce pauvre if séculaire, qui rappelle une bien simple et bien naïve histoire, une idylle dans ces monts.

Un alcade ¹, bienfaiteur de l'endroit, dotait chaque année une jeune fille, la plus pauvre et la plus vertueuse. Or, cette année-là, la plus vertueuse était aussi la plus jolie, et son cœur était promis... Les heureux fiancés ne devaient point cependant goûter le bonheur attendu. Elle mourut avant l'union désirée. Mais la dot de la jeune fiancée ne devint point la part d'une autre; elle fut employée aux frais de sa sépulture. Un if fut planté sur sa tombe, celui-ci même qui aujourd'hui s'élève d'un élan vers le ciel, laissant sur la terre, comme un regret, sa longue et triste traînée d'ombre.

1. Maire.



Pour nous rendre à Alza, nous avons pris le sentier qui, au delà de la voie ferrée, longe pendant quelque temps la ligne, puis nous avons gagné les hauteurs. Certes, ce n'est ni le chemin le plus aisé ni le chemin le plus court, mais nous pensons que c'est celui qui flatte le mieux notre caprice et peut aussi nous ménager les découvertes et les surprises.

Partout où se porte la vue, le regard s'arrête ravi, se complaît dans le repos et s'attarde dans le silence de tout ce qui l'entoure. Nous passons devant de belles fermes qui n'ont rien de ce que ce nom représente dans notre pays de France et dans la plupart des autres provinces de l'Espagne.

Il y a ici, dans ces fermes, quelque chose de plus que la demeure du simple paysan et du paisible laboureur. Le seigneurial se montre dans ces constructions vastes, solides, sombres, aux ouvertures étroites, presque des meurtrières, aux porches parfois en ogives, aux lourdes colonnes de pierres s'élevant à l'entrée, ou soutenant les vieilles galeries, aux contre-murs épais, presque des défenses.

On songe alors au passé. On revoit sur le seuil le *Jaun* (le seigneur) ou la *Andria* (la dame), vraies figures simples et nobles de ces temps reculés, qui menaient là la vie patriarcale; rois pasteurs, mais chefs, et parfois chefs terribles de ces monts et de ces vallées. Et l'on se rappelle aussi ces luttes

intestines, ces luttes sanglantes et acharnées, ces guerres civiles, qui ont laissé partout leurs traces de ravages, de destruction et de mort. Mais nous aurons souvent l'occasion de revenir sur ces souvenirs antiques et ces sujets d'alors, et nous passons.



Bientôt nous nous arrêtons de nouveau, un délicieux paysage se déroule devant nous. C'est Pasajes!... Pasajes qui, dans une apparition idéale, peut rivaliser de fraîcheur, de grâce et de beauté avec n'importe lequel de ces villages tant vantés de la Suisse ou de l'Italie. Mais cet endroit charmant se cache dans les Cantabres et, pour se faire connaître, a négligé les réclames jetées aux quatre vents par la publicité.

Nous le voyons tel qu'on ne saurait le rêver. Ce n'est pas le Pasajes que la mer a brusquement ouvert et séparé. D'ici, l'union de l'Ulia et du Jaizquivel est complète, leur cime et leur base ne présentent la trace d'aucune scission.

Ils entourent ainsi la baie qui s'étend à leur pied comme un beau lac paisible et transparent, en retraçant fidèlement dans ses eaux leurs contours tranchés et les teintes variées de leurs flancs découverts. Puis, tout autour, comme un collier de corail, s'allonge la file des toits aux tons rouges, roses ou bruns des très petites maisons qui se pressent, se dressent, s'appuient, se soutiennent les unes les

autres, et qui, curieuses, plongent au fond des eaux, ou, coquettes, se mirent dans ce miroir qui reflète leurs brillantes façades jaunes ou blanches, leurs balcons verts ou bruns, avec les mille notes gaies qui s'échappent de leurs vieilles galeries étagées.

Et les petites barques vont et viennent d'un air tranquille et assuré, comme si, derrière la masse des monts ne s'agitait point cet élément trompeur et indomptable que chaque jour elles vont affronter.

Nous le verrons sous bien des aspects différents, ce Pasajes. Nous y reviendrons souvent.



A notre droite, un beau sentier, ferme et bien tracé, se perd dans des fonds de collines qui nous attirent et nous invitent; mais Alza est là; et il est notre but. Nous descendons donc, en courant, la pente brusque des hauteurs que nous avons suivies; à leur pied coule, en les contournant, un beau ruisseau que nous traversons. A quelques pas plus loin, nous le retrouvons, mais élargi.

De distance en distance, de grosses pierres, placées horizontalement au travers de son lit, en retiennent les eaux et en ralentissent le cours. Dans ces petits bassins ainsi ménagés, des femmes plongent jusqu'aux genoux au milieu des eaux ainsi retenues. Nous les retrouverons partout, seules ou groupées, là où s'épanchera l'échappée d'un torrent, où s'écoulera le moindre filet d'eau. Ce sont les *lavanderas*.

Leur présence ajoute toujours une grâce de plus au paysage qu'elles animent. Groupées, elles mettent du bruit, de la gaieté, dans ces vallons silencieux, avec leurs voix sonores et chantantes, le « fla » du linge, qu'à tour de bras elles élèvent prestement au-dessus de leurs têtes et laissent retomber en frappant rudement la pierre placée devant elles, et comme elles au milieu de l'eau. Solitaire, c'est une grâce cachée qui éveille souvent le souvenir de ces gravures des vieilles bibles. Parfois, on la devine, seulement au bruit du linge s'affaissant sur la dalle; parfois, dans une éclaircie, sous un chaud rayon de soleil, elle apparaît avec ce nimbe perlé que le mouvement de ses bras, couverts d'une eau mousseuse, projette au-dessus de sa tête; enfin, parfois aussi, on la surprend, à demi cachée sous les hautes tiges des joncs, agitant dans l'eau qui coule en murmurant la toile déjà blanche qu'elle jette ensuite sur les bords gazonnés et fleuris du ruisseau.

*
* *

Nous gravissons les premiers degrés, véritables marches qui ont été construites, de distance en distance et par série, dans la partie inférieure de la colline, pour en rendre la côte plus facile.

A mesure que nous nous élevons, tous les lieux parcourus s'éloignent pour se grouper dans un ensemble nouveau et délicieux. Plus nous montons, plus le tableau s'élargit, plus le panorama s'étend

et se prolonge. De là encore, entre la grande coupure qui divise Igueldo de l'Urgull, s'étend l'horizon sans fin, les flots d'argent de l'Océan, l'immensité.



Alza ne compte que son église et quelques maisons. Comme nous l'avons déjà dit, elle est assise sur le plateau même de la colline. San Marcial, son église, s'élève au centre de ce plateau, et les maisons s'alignent en demi-cercle autour d'elle.

Alza n'est pas une ville, et ce n'est point un village, car ses maisons, comme dans toutes les villes du Guipuzcoa, se groupent et se présentent avec un air de maître, de seigneur; elles ont leurs toits de tuiles et leurs balcons de fer.

La place de la Constitution est propre comme celle d'une ville, et les animaux domestiques ne la troublent ni ne la souillent.

Le *fronton* (jeu de paume), adossé au mur de l'église, attend, pour s'animer, la halte du labeur avec le repos du dimanche.

Des femmes travaillent, silencieuses, auprès de leurs fenêtres, et notre présence ne les distrait point. Les enfants sont à l'école. Leurs voix s'unissent en chœur pour la récitation des prières et des leçons du jour; et la voix du maître s'élève et se fait sévère pour conduire et gourmander le troupeau. Tout cela se fait en *basko*, bien entendu. C'est le seul bruit qui mette de la vie dans ce lieu si tranquille.

En passant devant l'église, j'avise une corde qui, partant du clocher en potence, vient se fixer à la fenêtre d'une maison d'en face. C'est là que demeure le sacristain; et, pour plus de commodité, il a trouvé ce moyen ingénieux d'abrèger son service en sonnant ainsi, de chez lui, la messe, les naissances et les morts, sans interrompre ses occupations journalières. C'est charmant de simplicité.

L'église de San Marcial, fondée en 1390, n'offre rien de remarquable. Elle est d'une construction laide, massive et nue, mais la situation est splendide. A peine l'avons-nous contournée, qu'il nous est impossible de ne point manifester notre admiration. Rien de beau, en effet, comme le paysage immense et superbe qui se présente à nos regards charmés.

Devant nous, le terrain s'affaisse en pente douce et se perd au loin dans la plus belle des vallées. A droite, San Marcos et Choritoquieta, avec leurs belles défenses; là-bas, en face, la masse superbe et majestueuse des « Peñas de Aya », véritables forteresses gigantesques et fabuleuses, avec leurs teintes heurtées de brique brûlée, de violet, de jaune et de bleu, leurs échancrures profondes, leurs sombres crevasses, comme autant de couloirs mystérieux s'enfonçant dans ces flancs de roc, ou s'ouvrant des passages inaccessibles, ténébreux, sous ces immenses couches de granit bleu, lézardé de veine sanglante et de marbre doré. Puis, la base se trouble, s'amollit, se dissout, s'harmonise et se perd dans les teintes des masses voisines qui, successi-

vement, s'étagent, et au pied desquelles se montre, dans ce cadre enchanteur, comme reine et maîtresse de cette belle vallée, la délicieuse ville d'Oyarzun.



Voulant jouir longtemps et posément de cet incomparable point de vue, je me suis retiré à l'écart. Assis sur les degrés d'un petit escalier qui mène au clocher, *sûr* que personne ne viendra interrompre ma contemplation, j'étudie longuement ce superbe tableau, et j'en observe attentivement tous les détails.

Il y a dans cette vallée qui s'étend devant nous un air, un effet qui lui est particulier; une abondance, un éblouissement de lumière semble en illuminer les coins les plus reculés, en colore chaudement les moindres mouvements de terrain, et met en relief des détails qui, de loin, produisent des tons d'une telle puissance de couleur et de vie, qu'il serait impossible de les reproduire, comme il est impossible de les décrire.

De plus, ce n'est point la vallée, comme nous la voyons communément, s'allongeant solitaire, cachée dans l'espace souvent restreint que lui laisse le pied des monts. Ici, elle semble être née reine et avoir commandé. On dirait que, d'un commun accord, les monts se sont reculés pour la laisser s'étendre, en formant autour d'elle un cercle large et majestueux.

Et la masse sombre, aux tons chauds, de la belle église d'Oyarzun, s'élève au milieu de cette paix, de cette grandeur, de cette beauté qui serait si vantée, si elle était connue!

.

*
* *

Et pendant que les heures s'écoulent, les teintes varient et se renouvellent. Elles s'accroissent dans les hauteurs, sous l'effet des rayons d'un soleil couchant, tandis qu'en bas elles s'effacent, se perdent et s'éteignent dans les ombres qui commencent à s'étendre et à tout envelopper de leurs replis épais-sissants.

Nous suivons rêveusement tous ces changements qui éveillent tant d'images dans la pensée... Nos regards s'attardent à voir courir des traînées de brumes blanches et floconneuses qui courent sur les crêtes des hauteurs, s'accrochent à toutes les aspérités des montagnes, s'y déchirent et laissent derrière elles des lambeaux éplorés qui se dissolvent sur les bruyères où ils s'étaient reposés.

L'aspect devient triste; un froid humide nous saisit; il nous semble être enveloppés dans ces linceuls des montagnes; nous descendons.

.
